

XYZ. La revue de la nouvelle

Et si c'était réversible?

Louis-Philippe Hébert



Numéro 102, été 2010

Char : l'automobile comme objet de fiction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, L.-P. (2010). Et si c'était réversible? *XYZ. La revue de la nouvelle*, (102), 55-60.

Et si c'était réversible ?

Louis-Philippe Hébert

L'OCULISTE avait actionné deux fois sa machine. Deux fois, le même petit coupon était apparu. Un coupon ridicule comme le coupon des caisses enregistreuses. Chiffres et lettres imprimés par ordinateur sur un bout de papier thermique. Le vieil oculiste — il avait peut-être le même âge que toi, sans doute était-il plus jeune mais il se déplaçait d'une manière si effacée qu'on avait l'impression qu'il s'excusait d'être encore en vie —, le vieil oculiste avait même soulevé ses lunettes comme s'il ne faisait pas confiance aux artefacts de sa propre profession. Et si c'était réversible ? Il faut avouer qu'avant de te convaincre de glisser une heure de consultation dans ton emploi du temps déjà chargé, il avait fallu que tu souffres beaucoup. Même qu'un matin tu t'étais réveillé plutôt agressif — un autre que toi se serait levé avec une migraine — et, après avoir glissé tes lunettes sur ton nez — sur mon museau ! disais-tu —, tu les avais immédiatement retirées et remises sur la table de chevet. Ce n'est que vers midi que tu t'étais aperçu de leur absence. C'était assez comique : tu essayais d'enlever tes verres pour te frotter les yeux, tes verres que tu ne portais évidemment pas. Et si c'était réversible ? Tu avais commencé à mal voir. Tu devais plisser les yeux derrière tes lunettes pour supprimer du flou. Ton œil gauche clignait nerveusement, par lui-même. Sans ton autorisation. Tu ressentais de drôles de malaises, comme le début d'un mal de tête. Mais tu n'avais jamais mal à la tête. Pas toi ! Les symptômes disparaissaient dès que tu retirais tes lunettes. « Ça y est ! Ma vue a baissé. Je vais devoir porter des verres épais comme des loupes. » Tu te rappelais cette centenaire dont tu avais étudié la photo pendant des heures. Un visage tellement ridé qu'on arrivait mal à distinguer la bouche (un pli), le nez (une bosse), les cheveux épars et deux yeux géants (« des yeux de grenouille ! ») derrière des verres gigantesques. La vieille avait l'air d'être revenue de l'enfer et 55

ses yeux avaient dû lui en faire voir de toutes les couleurs. Elle était sidérée, peut-être par le flash. Elle ne devait plus rien distinguer correctement, et ses yeux malgré les prothèses démesurées l'avaient rendue presque aveugle à force d'essayer. Sans doute, toi aussi, devras-tu te résigner à ne plus rien voir. Dans un an ? Dans six ans ? Cela devait bien faire six ans que tu n'avais pas passé un examen de la vue, non ?

Il n'y avait que Boltazar qui te revenait à l'esprit. Tu avais fait la connaissance de cet auteur sud-américain durant une rencontre d'écrivains. Ton ami, critique, professeur de littérature et écrivain par surcroît, tenait tellement à te le présenter. Boltazar avait une peau de bébé. Sans une ride. Et il était très grand. Il devait se pencher pour te parler. Il y a quelque part une photo de toi avec lui. Boltazar t'expliquait qu'il était affecté d'une étrange maladie ; cette maladie, qui atteint l'hypophyse, avait non seulement entraîné une régénérescence des tissus mais elle avait aussi redémarré une croissance qui s'était pourtant, pour lui comme pour nous tous, arrêtée à la fin de l'adolescence. Depuis maintenant une dizaine d'années, Boltazar continuait de grandir. Et Boltazar était reparti à Paris, la femme de ton ami à son bras. Elle était une femme encore jeune à ce moment-là. C'était il y a trente ans. Tout le monde avait ton âge ou presque, sauf Boltazar bien sûr. Lui, il avait l'âge que tu as maintenant.

Tu te souviens comment tu agissais à cette époque ? Tu n'aimais pas qu'on te montre des portraits d'enfants. Les femmes enceintes te faisaient peur. Tu les regardais comme si elles avaient été des personnages maléfiques, dotés d'étranges pouvoirs. Des pouvoirs qu'elles pouvaient exercer sur toi. Bien plus, tu avais l'impression que les bébés (plus tard, les enfants), comme c'est le cas avec les chiens ou les fauves, sentaient ta haine ou ta crainte, ou les deux, et qu'ils tenteraient tout pour t'anéantir. Tu ne pourrais pas te défendre. Pas plus que tu ne le peux aujourd'hui. À ton arrivée à la clinique médicale tantôt, tout était tranquille dans la salle d'attente. Les mères (« toujours célibataires, remarquas-tu, peut-être

56 ne suis-je pas le seul homme à ressentir le malaise qui

m'affecte... ») s'entassaient là avec leurs marmots. Il y en avait jusqu'en face de la devanture de l'optométriste. Elles lisaient sans lire les journaux de quartier pendant que les bébés somnolaient et que les enfants jouaient avec leurs doigts. Dès que tu t'es faufilé parmi eux, à travers les bottes et les habits de neige pêle-mêle, les enfants se sont mis à crier, à hurler comme si leur vie était en danger. Les bébés ont suivi. Ton entrée n'avait pas été très discrète.

L'oculiste te souleva légèrement le bras pour t'indiquer de te lever. Il t'accompagna comme si tu étais aveugle — il faut admettre que, théoriquement, tu ne devais pas voir clair sans tes lunettes — et t'installa sur une autre chaise, confortable comme les sièges de cuir rembourrés d'autrefois pouvaient l'être. Sa solidité évoquait les chaises de dentiste construites pour résister à toutes les protestations du corps, volontaires et involontaires. Le vieil oculiste n'arrêtait pas de répéter que les appareils modernes, vendus à des prix exorbitants, devaient sans cesse être recalibrés. Tu sentais qu'il aurait bien voulu faire une boulette avec les deux petits coupons qu'il avait dans la main et les expédier dans la corbeille. Il se retenait. Il t'expliqua que le fonctionnement de l'appareil, pourtant, reposait sur un principe relativement simple. La machine envoyait un rayon de lumière au fond de l'œil ; à son retour, elle mesurait la déviation qui révélait tout de la courbure de l'œil. Rien de subjectif là-dedans. C'était infallible. Sauf que... Toi, tu te souvenais avoir lu dans une revue scientifique que l'on pouvait mesurer l'intelligence d'un sujet à l'aide d'un procédé à peu près semblable. Vous recevez un rayon de lumière et la vitesse de réaction de votre œil indique la rapidité de calcul de votre cerveau. Tu imaginais le rayon de lumière qui parcourt les synapses comme un rat dans un labyrinthe et qui finit par ressortir, à bout de souffle, pour produire le signal tant attendu. Les appareils t'avaient toujours intéressé. Tu étais doté d'un esprit mécanique. Tu les observais. Tu émettais une théorie (des suppositions) sur leur fonctionnement. Tu les démontais mentalement comme tu l'avais déjà fait en assénant un coup de marteau sur un réveille-matin. Tu n'avais 57

jamais eu le souci de les remonter. Et si c'était réversible ? Une maladie, la maladie de Boltazar ? Qui ne voudrait pas en être atteint ? Peut-être même était-elle contagieuse... Et lui, il est encore vivant. Boltazar change de nom et d'état civil pour ne pas éveiller les soupçons. Il disparaît ainsi tous les cinquante ans et il réapparaît ailleurs comme il était apparu ici.

Assis sur la chaise ancienne, tu sentais craquer le vieux cuir. Une odeur aussi. Dieu sait, elle est peut-être remboursée avec du crin. C'est ce qu'on utilisait autrefois. Pendant que l'oculiste s'affairait à mettre en place les différents éléments de sa machine, tu te sentais de plus en plus captif. Claustrophobie. Il faut que tu penses à autre chose. Tu t'es rappelé ton enfance. En fait, l'absence d'enfance. Tu avais toujours été très sérieux. Trop sérieux. Très vite (à l'âge de trois ans !) tu avais appris à lire, à écrire, à compter. Très vite, tu étais entré en conflit avec ton père. Un conflit qui ne devait jamais connaître de trêve. Une guerre ouverte. Et ce que tes confrères de classe auraient appelé travailler — activité qu'ils se réservaient pour plus tard — avait été la partie centrale de ton existence. Toute ta vie était constituée de tâches à accomplir, toujours plus nombreuses. Cela t'avait apporté quelques avantages : l'autonomie financière dans la vingtaine, l'assurance que donne le fait de voir son talent reconnu, mais comme cela t'avait toujours manqué, tu étais resté fasciné par les jeux et par les jouets. Et si c'était réversible ! Revenir à l'enfance. Recevoir demain ce qu'hier ne t'a pas donné.

Tu pensais aussi à Bruno. L'optométriste du village. Ta mère disait « le docteur Lépine ». Mais elle ajoutait très vite que « ce n'était pas un vrai docteur ». À cinquante-neuf ans, tu comprenais ce qu'elle voulait dire par là. Personne dans le village ne contestait à Bruno son art de trouver la paire de lunettes tout à fait ajustée à sa vue. Où Bruno avait-il appris à manipuler ces appareils ? Comment se les était-il procurés ? Des appareils en fonte et en fer, construits pour durer toute l'éternité moins un jour, avec des tiges de métal qui servaient de supports à des gammes de lentilles, comme des monocles, de la plus faible à la plus forte, et une étrange monture

archi-lourde que Bruno venait vous plaquer sur l'arête du nez, lui presque à cheval sur vos genoux. De là, en équilibre instable et en pleine noirceur, il devait se frotter contre ses patients pour étudier chacune des possibilités. Et c'est ce qui se passait maintenant, sauf que le vieux docteur ne s'excitait pas en te faisant passer devant les yeux des « fonds de bouteille » de toutes sortes. À chaque étape, il s'interrompait. Il changeait la grille de lettres projetée contre le mur du fond, des lettres qui, d'une manière systématique, ne se suivaient pas. « Première rangée du bas, troisième lettre à gauche, s'il vous plaît. » Tu ne voulais pas tricher. Tu te demandais à quel point tu pouvais arriver à les deviner et ainsi fausser les résultats. Tu essayais de ne pas penser à la méthode utilisée pour sélectionner les lettres. Tu aurais trouvé un fil logique quelque part. Il n'y a pas de hasard. Comme tu t'efforçais de ne pas te servir de ton intelligence, tu ne compris pas bien quand le vieil oculiste rendit son verdict : « Voilà pourquoi vos anciennes lunettes ne vous convenaient plus. » Il tenait à bout de bras les coupons de l'appareil électronique et les lentilles monstrueuses qui appartenaient à l'appareillage de la chaise ancienne. Tu l'as regardé avec un air stupide : « Je vais devenir aveugle. » Il a répondu, confus comme seul peut l'être un homme qui exerce son métier dans l'obscurité. Et qui vient soudain d'allumer la lumière. « D'une manière difficilement explicable, surtout à votre âge, votre vue s'est grandement améliorée. Vous avez gagné plus de deux points à chaque œil. L'orthèse que vous portez... vos lunettes sont trop fortes pour vous. » Tu l'as regardé sans rien dire. « Ce n'est pas banal, vous savez ! » En fait, tu sentais bien que l'oculiste ne voulait pas admettre qu'il n'avait jamais vu cela. Alors, tu n'écoutais pas son explication : « C'est un phénomène rare. Les effets de la presbytie causée par l'âge viennent annuler ceux de votre myopie. Comme si une lentille correctrice se superposait très exactement sur une lentille déformante. L'une compense l'autre. Tout cela est temporaire. Avec le temps, il est peu probable que votre vision redevienne parfaite. » Tu étais trop excité par une autre idée.

« Et si c'était réversible ? » Tu ne t'étais jamais senti aussi bien. Tu sortais d'un examen annuel chez le médecin. Lui aussi n'avait pas caché sa surprise — son admiration ! Ta forme physique s'était grandement améliorée. Perte de poids. Tonus musculaire accru. Toi-même, tu te sentais plus fort que jamais. Ton rythme cardiaque était celui d'un jeune adulte, pire : d'un adolescent, « et tout le reste de la machine pouvait le supporter ». Même ta peau — quand tu te faisais une écorchure — cicatrisait plus rapidement. Une belle vivacité avait pris la place de ce que tu appelais autrefois ta capacité de résistance.

Tu t'étais rendu sans problème, et sans lunettes, à la boutique de l'optométriste au rez-de-chaussée. Les bébés de la salle d'attente avaient hurlé sur ton passage. Tu leur as montré tes canines. Tu fis remplacer les verres dans la monture actuelle. « Pourquoi changer de monture ? Celle-là semble neuve », avait dit l'optométriste en te suggérant de jeter à la poubelle les verres qui ne te servaient plus. « Parce que, vous savez, ces choses-là, ça ne revient pas. » Tu lui avais dit de comparer les ordonnances. Tu as bien cru entendre une sorte de juron en provenance du petit bureau où, tiroir sur tiroir, les archives sont conservées. Et si c'était réversible ?

Tu montas dans ta voiture — qui roulait mieux que le jour où tu l'avais achetée — et tu te dirigeas vers la sortie du stationnement souterrain. Quand tu arrivas à l'extérieur, à cause du contraste entre l'obscurité du garage et la clarté du jour — il faisait un soleil éclatant — et peut-être aussi à cause de ces nouvelles lunettes qui te donnaient une vision d'une incroyable précision, comme tu appuyais sur l'accélérateur, tu fermas les yeux pendant une fraction de seconde — et si c'était réversible ! — et tu ne vis pas, pas plus que tu ne l'entendis, cet immense poids lourd, ce gigantesque camion de la mort rempli à ras bord de vidanges comme seule une ville peut en produire, cette épouvantable benne à ordures qui venait d'emboutir ta voiture et d'imposer une fin brutale à cette jeunesse que tu auras, en définitive, si peu connue.